

# La jouissance contemporaine

Alain Gauthier

Maître de conférences à l'Université-Dauphine. Pesquisador associado ao LIAOS. Autor de *La trajectoire de la modernité* (PUF, 1992), *L'impact de l'image* (L'Harmattan, 1993) ; *Du visible au visuel* (PUF, 1996) ; *Le virtuel au quotidien* (Circé, 2002) e *L'art de ne pas se souvenir* (Sens et Tonka, 2006).

---

## Resumo

Uma sociedade sem corpo é concebível sem história igualmente. Pode-se discernir as condições: lutar metodicamente contra o fantasma, virtualizar a imagem corporal, dissociar emoção e inteligibilidade, renunciar à singularidade. Resta um pequeno problema: o que se torna aquele que é irrealizado, que revela infinitude? A partir dessas idéias o ensaio discute o corpo no universo contemporâneo do prazer e da virtualização.

**Palavras-chave:** corpo, prazer, virtualização.

## Abstract

*A society without body is conceivable without history. It's possible to point out the conditions: to fight against the ghost, virtualize the body image, dissociate emotion and intelligibility. It remains one little problem: what becomes that one that is unrealized, that reveals infinitude? From this ideas on this essay argues about body in the contemporary universe of pleasure and virtualization.*

**Keywords:** *body, pleasure, virtualization.*

## Résumé

*Une société sans corps est concevable sans histoire également. On en discerne les conditions: lutter méthodiquement contre le phantasme, virtualiser l'image corporelle, dissocier émotion et intelligibilité, renoncer à la singularité. Reste un petit problème: que devient ce qui est inaccompli, ce qui relève de l'infinitude? A partir de ces idées le essai discute le corps dans l'univers de la jouissance contemporaine et de sa virtualisation.*

**Mots-cléf:** *corps, jouissance, virtualisation.*

Phantasmer, expérience partagée par tous, se présente malgré tout comme une activité fort insolite permettant d'explorer un jeu d'images qui ravissent ou effraient sans que quiconque ne soit comptable d'une «mauvaise» pensée devant autrui. C'est la part inaccessible de soi, à soi aussi : libérant le sujet de toute culpabilité à son égard. Le phantasme dispose de son sujet, le renvoyant à ses vanités culturelles et à ses prétentions humanistes. Il est hors-norme, mais la relation au phantasme ne doit pas être pour autant négligée, c'est toujours par elle que se ressourcent l'aventure symbolique. Celle du corps, des mots, des formes, des règles. Cette relation autorise des investissements, des déplacements, des retournements qui débouchent sur des fictions extrêmement variées, celles de jouir, de vivre, de souffrir, fictions sans lesquelles l'existence deviendrait aussi banale et terne qu'une orange transgénique sans couleur.

La pulsion phantasmatique destine le corps à un jeu de passions, de ruses et de manigances multiples. Elle fut l'objet d'un souci constant, d'une surveillance minutieuse, l'occasion d'une contre-violence froide et délibérée. Aux jeux érotiques enfantins et pervers, on opposa la raison sociale et ses stratégies matrimoniales qui canalisent l'imaginaire vers des pôles légitimes. Là s'origine la loi et son œuvre profonde et systématique de production anti-fictionnelle. Plier le phantasme, lui dérober son intensité, domestiquer l'illusion, définissent le projet du contrôle social afin d'inscrire le corps dans une panoplie de signes banals, dans un texte qui fonctionne comme texture au permis de jouir selon une norme apaisante, stérilisante. Le corps n'est plus pulpeux, suggestif, énigmatique, il ne peut plus être bouleversé, pénétré, maltraité, il perd sa puissance de provocation, et encore de sublimation.

Notre époque, sous l'emprise de l'urgence virtuelle, cultive un imaginaire appauvri, celui de la fraîcheur inépuisable, de la jouvence intarissable, de la virginité inlassable. Quelque chose de précoce, d'immature, de prometteur qui convient aux temps pressés qui sont les nôtres et qui se veulent d'engouement précaire et de nouveauté renouvelée, qui sont à l'affût de l'opportunité, rêvant de spéculation en guise de tout effort. Avec innocence, cette période imagine la pureté, la docilité aussi, d'un corps gracile, exempt de toute trace de temps, de toute expérience, de toute éducation sentimentale, elle fabule sur un objet imaginaire, offert comme une gourmandise qu'on déguste à petites lampées dans son coin, éloigné de tout regard inquisiteur. L'image de jeunesse se veut alors la sève d'un présent récalcitrant à vieillir et tente de s'opposer de toutes ses forces à la mort. Elle s'offre comme un éternel recommencement, comme une source de plaisir qui liquide la durée, qui détourne le corps de leur insertion présente.

Quand le corps ne succombe pas au phantasme, il pactise avec, façon d'en reconnaître l'énigme, d'en approcher l'étrangeté. A partir de ce moment-là, le corps ne peut jamais être identique à lui-même, à une enveloppe organique une fois pour toutes close sur son signe identitaire, il est traversé de pulsions prêtes à l'écarteler ou à l'enchanter. Le corps est d'entrée de jeu dual, une apparence et une présence, une illusion et une évidence, un phantasme et une forme. Il est ce double qui fait toute son originalité. La tentation est grande soit de le pathologiser (en invoquant son délire), soit de le normaliser (en le condamnant à une identité vérifiable). Il est ce défi répété pouvant inciter à mettre un terme au sort d'une vie insensée, remplie d'illusions, ballottée par

des situations incompréhensibles ou inquiétantes, apparaissant incontrôlables. Sort qui peut précipiter vers la recherche de protection, ce qui fait le délice des institutions régulatrices. Pourtant, admettre ce sort tragique ne conduit pas nécessairement au pessimisme, au renoncement, il peut engager tout aussi bien à trouver des enjeux qui viennent ironiser sur la finalité dérisoire de l'espèce humaine, celle de survivre à tout prix, en toute sécurité.

Tout n'est pas du domaine de la loi, Dieu merci: il n'y aurait plus de jeu imaginaire possible. Cependant, il existe une façon pondérée de faire circuler les phantasmes qui érode leur attraction et leur cruauté, il y a une façon de négocier (et non de pactiser) avec eux, de les entretenir à la petite semaine par le biais d'images indolores et de signaux insignifiants. Alors, le phantasme perd de sa violence, il devient pacifié/pacifiant et se déplace comme vecteur irréel, qui n'anime plus une collectivité, qui la plonge au contraire dans une douce mièvrerie sur les joies virtuelles de l'existence. Demain sera encore plus rajeuni qu'aujourd'hui. D'ailleurs, il s'y prépare avec ses clones et ses conquêtes biologiques, il se refuse à entrer dans le jeu de la vie et de la mort, il s'accroche à une image quelque peu puérile de dynamisme juvénile. Si, il y a encore peu de temps, on pouvait avancer avec beaucoup d'assurance qu'il n'y avait pas de phantasme sans corps, c'est de moins en moins vrai. On assiste en effet à un décollage du phantasme par rapport au corps grâce aux images de synthèse qui accomplissent le stade ultime de l'idéalisme, celui qui se dispense de toute marque, émotionnelle ou symbolique, tout en ne cessant pas d'occuper l'espace de communication en guise de toute vitalité.

Le corps n'est pas que disjonction assurée et banale de distinction avec d'autres corps sous l'évidence de traits physiques déjumelés, répartis aléatoirement par le grand ordonnateur génétique. Il est aussi ce vecteur de prostitution qui mêle les sexes, qui les identifie à la même source de satisfaction, qui gomme toutes les particularités pour les récupérer sous l'angle inamovible de la nature humaine, sous les auspices universelles du désir, sous l'uniformité de la jouissance. C'est autant un trait singulier, dès lors qu'il passe par une forme achevée qui ne vise que sa propre perte, rendant impossible toute fusion en dépit de nombreuses tentatives pour lier les deux attentes, qu'un trait d'union qui voudrait tout ignorer des écarts. Le corps, pour affirmer sa singularité, doit d'abord se cabrer contre le présumé d'union, alors même qu'il livre à la face du monde un visage d'apparence commune. Ce jeu entre séparation, imputable à une donne tragique, et union, qui repose sur le phantasme de compréhension réciproque, fait tout l'enjeu du corps; sa manière d'être là, sa manière d'être malgré tout ailleurs.

Peu importe le mode de volupté, l'essentiel est cette mise en jeu intrigante d'une rencontre entre deux corps, selon une alchimie secrète qui s'effectue sans résidu. Un corps qui ne domicilie pas un phantasme n'est pas attractif, il est seulement normatif. Un corps qui n'est que phantasme convenu (top model, vedette, star de synthèse...) disparaît derrière son image, il n'est que virtuel. En dehors de ces deux options, le duel symbolique entre deux formes corporelles écarte tout sentimentalisme et tout moralisme. L'existence préserve alors toute son intensité, remettant en scène attractions et répulsions, cheminant à travers les méandres oniriques, pistant l'énigme posée par l'Autre.

Le corps est voué à la solitude tout comme à la finitude. Cependant, il ne sert à rien de le maintenir célibataire, ce serait oublier son éclat voluptueux qui vient mettre un terme à toutes les fantaisies qui l'habitent. Il ne sert à rien, non plus, de le prostituer dans une orgie dérégulée qui ne fait jamais qu'assouvir le projet de fonctionnalité physiologique, ce serait oublier le silence qui le cerne et qui, en même temps, compose la musique secrète qu'il engage avec la partition du monde. Le corps accomplit ce trajet réversible entre solitude et finitude. Toujours seul, toujours exécuteur souverain des aspirations, des tentations, des tentatives dont il fait l'objet, et qui lui indiquent qu'il n'est jamais totalement esseulé, abandonné à la seule maintenance de ses fonctions vitales.

La symbolique du duel règle le jeu érotique jusqu'à cette mise à mort où les muscles se détendent, où le vide s'installe, où le néant creuse le lit de la passion. Pour que la valeur sentimentale ne vienne pas s'interposer, ne vienne orienter l'acte amoureux vers une satisfaction uniment positive qui servirait de base à une mise à prix du trafic des corps, il faut que le mouvement de destruction accompagne l'élan fougoureux ou langoureux, peu importe, qu'il préserve sa dimension magique, inédite, éphémère bien qu'elle puisse faire retour.

S'installer dans un autre corps, comme le voudrait l'indicatif suggestif des temps actuels, accrédite l'idée que chacun a le choix de son identité, réalise l'apogée de l'indifférenciation des sexes. Il s'agit là, non pas d'un potentiel libérateur qui parviendrait à outrepasser la règle de la séparation au nom du principe supérieur de l'égalité des sexes, mais d'une modalité incongrue, somme toute confuse : où n'importe qui peut s'échanger avec n'importe qui. C'est, en fait, une option libérale, sur le marché des signes corporels devenus combinables à souhait, qui est offerte au sujet, volontiers enhardi par l'appel au tout jouissif, croyant ainsi tendre vers la volupté. Or, la volupté c'est du non-sujet, cela n'a rien de psychologique, cela ne relève pas d'une décision individuelle, c'est quelque chose qui vient écorner le sujet, c'est la part maudite, objective, du sujet qui ne pourra jamais s'identifier à lui-même, ni à l'Autre.

Il ne s'agit pas de nier l'importance du phantasme au nom d'une morale hypocrite, mais de passer outre la normalisation, tel un pervers. La loi, quand elle s'insinue dans tout acte, empêche la cruauté d'être mise en jeu selon un cycle de passion, elle empêche le phantasme de se métamorphoser en symbolique de volupté. Elle favorise l'émergence du sujet normalisé en guise de projet historique de grande envergure.

Tout ceci, face à la société d'information, a peut-être de moins en moins d'importance. La loi s'éprend de plus en plus d'elle-même, multipliant les textes, s'immiscant non seulement dans les portefeuilles mais encore dans les sympathies (cf. le PACS) de chacun, et ainsi sème le doute malgré elle quant à sa pertinence. Pour autant, le désordre ne menace pas, la consigne prend le relais. Les écrans clignotent de tous leurs signaux et en appellent au branchement. Et là, une autre opération est en train de se produire : délier le phantasme du corps. Manoeuvrer le phantasme en toute inconséquence est devenu possible dans la mesure où il reste à l'état d'image. Le corps n'est plus que la figure docile de réception de signes labiles appelés à circuler sur les réseaux. Il décline de la machine image pour signaler en toute transparence son look, pour transmettre des impressions fragiles et incertaines. Il n'est

plus attractif, il devient « contactif ». En tant qu'image artificialisée, celle transmise par l'écran, qui ne renvoie à rien d'autre qu'à elle-même, il ne peut que s'abandonner à l'interaction suggérée par le mode de diffusion. Les images du corps font circuler les impressions de façon insignifiante, impalpable, quasiment inexistante. La volatilisation du corps s'effectue sous l'emprise image. Tout se passe comme si le projet d'un flux en continu des informations exigeait l'absence rhédibitoire des corps. [Habiter à côté de son corps est devenu possible]. Les corps ne se heurtent plus, ils glissent à travers leurs images, portés qu'ils se trouvent par la dérive infinie du réseau. Sur quoi débouchent cette transcommunication des images corporelles, ce surplus d'images qui se substitue au surplus moral et sentimental ? Peut-on dilapider ces images en trop, les faire brûler sous l'impulsion de joyeux iconoclastes dansant comme de beaux diables autour du foyer médiatique irradiant ?

L'histoire est celle du corps, plus encore que celle des sensibilités ou des volontés (cf. A. Artaud). C'est pourquoi d'ailleurs la technoscience en fait sa cible favorite, en le mutant en images et en cellules, en cellules métastatiques d'images aussi, afin d'annuler tout événement selon une vue pacifiée à mort d'un univers sans émoi et sans défi : virtuel.

Une société sans corps est concevable, sans histoire également. On en discerne les conditions: lutter méthodiquement contre le phantasme, virtualiser l'image corporelle, dissocier émotion et intelligibilité, renoncer à la singularité. Reste un petit problème : que devient ce qui est inaccompli, ce qui relève de l'infinitude ? Comment mettre fin aux impressions flottantes, déprimantes à la longue, qui ballottent la sensibilité du moment ? Que devient, en fin de compte, le surplus d'images, de fatigue, d'insensibilité ? Car le problème qui surgit n'est plus celui de l'abondance positive des choses, mais leur excès d'insignifiante et d'anémie. La tendance à l'indifférence accompagne un monde dévitalisé, soumis à une excroissance machinale de signaux en tous genres. Le corps ne marche plus dans ce qui faisait l'euphorie de la modernité démocratique et culturelle, il se rapproche du point zéro d'aspiration tendant à annuler toutes les pressions protectrices et publicitaires qui concouraient à le maintenir en éveil artificiel. Il fait de plus en plus le mort pour éviter d'être harcelé par des propositions de plus en plus insipides. Et ce pacte renoué avec le silence où se forge l'incompréhensible, lui restitue un attrait énigmatique sur lequel viennent buter les exégètes pressés des temps modernes.

A devenir de plus en plus nombreux, les vestiges du corps, réfugiés de nulle part n'abritant plus aucune illusion, vont devenir insupportables. Ceci concerne aussi bien les déportés de régions géopolitiques en souffrance de l'ordre mondial que les errants des mégapoles riches et opulentes. La violence anonyme subie fait du corps un résidu que le fonctionnement en chaîne de l'image médiatique ne peut écouler. Car, malgré tout, il reste des corps faméliques, malgré tout il reste des corps indéfinis. C'est ce surplus indéterminé qui vient briser la belle harmonie que l'image de synthèse, à plasticité infinie, voudrait produire.

La virtualisation en cours détient cependant un aspect festif imputable au foisonnement d'images qui scintillent et se tordent. C'est presque un *potlach* visuel qui consume le psychologisme, cette prétention à faire du seul sujet un foyer d'originalité, d'inspiration mystérieuse, qui sape les représentations normatives,

ces sédiments supposés de socialisation, en les pliant à une régie machinale, qui se joue de toutes ces fantasmagories surévaluées, qui déterritorialise les corps en leur refusant toute illusion d'appropriation. S'opère là un dispositif de mise à nu de la suffisance psychologique, de l'insuffisance du social, du réalisme excessif du corps. Quelque chose d'ambigu qui peut conduire à un effacement des corps, qui peut aussi les amener à un autre rapport au monde, plus fantastique, débarrassé de la morale, expurgé de tout renoncement.

La virtualisation est en dehors d'une logique de socialisation, et c'est là un avantage considérable. Elle se profile à l'abstraction synthétique jusqu'à nier à la forme toute corporéité, et c'est là beaucoup plus inquiétant. Le duel sur le rôle du corps se poursuit, auquel il faudra bien un jour mettre fin. Soit le corps sombrera dans son image, tel Narcisse, soit il parviendra à mettre un terme à ce flux d'images afin de jouer sur une partition symbolique. La bordure du néant reste son destin. L'image virtuelle certes y conduit, mais d'une façon précipitée et sans volupté. Le court-circuit qu'elle effectue ne peut se confondre avec la fulgurance qui transmet, d'une façon unique, l'impression d'exister. Et c'est là, un événement considérable.

\*

Nous ne sommes plus dans un monde de vice et de vertu, d'intention et d'action, de valeur et de passion. Tous ces vieux couples philosophiques basculent dans l'insignifiance, sont mis à la retraite de la pensée pour cause de désuétude, d'inemploi sur le marché mondial de l'information. L'aptitude à la jouissance positive est le seul talent recherché par les temps actuels. Un goût immodéré pour la spéculation sous-tend ce penchant, surtout si l'on admet que tout peut être soumis à évaluation, à transaction, dans une débauche de signes invitant à des interventions fréquentes. Dans un tel environnement signalétique, rien n'est stable, tout n'est que flux et donc variations incessantes dont chacun est à même de tirer profit. A chacun de naviguer dans les méandres de la jouissance spéculative, selon ses atouts du moment, en dehors de toute autre considération morale ou psychologique. La jouissance contemporaine se présente comme une récompense accessible à tous, indépendante de tout carcan idéologique et de tout enjeu passionnel, elle se veut aussi indispensable que la vie, prétendant même s'y confondre.

La spirale de la jouissance apparaît bien plus attrayante à la longue que la dialectique du vice et de la vertu, trop porteuse de suspicion et d'interrogation. La jouissance spéculative n'estime rien d'autre qu'elle-même, elle ne se soucie guère de ce qui pourrait la ruiner, la contredire, la contrarier. Elle se déroule en toute assurance, conquérante du seul fait de son avancée, de cette sève bénéfique venant enrober l'existence et l'assurer d'une présence goûteuse et prolongée. Elle va de soi, de la même façon qu'une jarre à la poitrine galbée reçoit toute l'eau qui lui est destinée, qu'elle garde imperturbablement en dépit des assauts ardents du soleil. Rien ne peut venir briser ce lobe de l'existence, cette pulpe cotonneuse qui semble intarissable. La jouissance se réclame de cette innocence, de ce rafraîchissement permanent, elle s'établit au cœur de l'image potiche qui voudrait faire croire à son naturel et à sa promesse éternelle.

La jouissance spéculative, de toutes nos certitudes, est la plus aimable. Elle échappe au regard d'autrui et creuse son alcôve égoïste de jour en jour.

C'est l'antidote à toute aspiration collective, à toute considération plus large qui pourrait déboucher sur une expérience plus intransigeante. Jouir n'est plus honteux, ni même objet de jalousie, à partir du moment où tout le monde s'y adonne ou pour le moins voudrait en recueillir tous les agréments. A partir de ce cadre amoral, les mœurs s'imposent aux valeurs. La jouissance fait partie des mœurs ordinaires qu'il serait ridicule d'envier sans ainsi avouer son impuissance à y parvenir. La jouissance actuelle s'accompagne d'une flexibilité des mœurs.

Qu'une société tombe dans la jouissance ne peut *a priori* inquiéter. Elle jouit d'elle-même, de ses représentations savantes ou spectaculaires, de ses objets merveilleux et abondants, de ses acteurs performants et corrompus. Profiter de la vie passe par une confiance euphorisée en soi, par un amour de soi tenus comme parades qui se veulent invincibles à toute manœuvre d'intoxication. Car la sensation de jouir insinue qu'on ne peut être trompé ou leurré, qu'on ne peut subir les méfaits de la manipulation. C'est un trait de vitalité qui, semble-t-il, s'impose dans sa plénitude et qui fait du corps un organe d'enregistrement sensible au contexte hyperbolique du plaisir. Avec beaucoup de persévérance, l'homme spéculatif s'éprend de lui-même, au moins tant qu'il se trouve au milieu des délices procurés par l'existence.

Spéculer est une activité abstraite qui dépend de plus en plus d'un réseau sûr d'informateurs qui en attendent quelques menus services. La spéculation se nourrit de toute une ruche d'individus plus experts les uns que les autres qui viennent grossir la bulle des dividendes distribués. Plus il y a de spéculateurs, plus le volume des intérêts s'amplifie. La sphère de la spéculation grossit d'elle-même, en fonction du nombre de participants, sans léser quiconque, ou alors d'une façon tout à fait fortuite et incidente. La jouissance spéculative se développe dans une sorte de somnolence psychologique et morale qui anesthésie les motifs ordinaires de l'action : l'orgueil, le vice, le paraître, l'envie. Elle favorise un état vaporeux de la condition humaine, un état positif et généralisé qui convient à un monde virtuel, sans chair ni passion. C'est qu'un monde strié par des flux de tous ordres recourt de moins en moins à une argumentation normative, il se débarrasse de la fable morale antérieure trempée dans l'hypocrisie la plus industrielle.

Nous n'avons plus lieu de jalouser ou de détester. Non parce que ces sentiments aient entièrement disparu, mais parce qu'ils sont devenus inutiles, sans emploi. Nous ne croyons plus aux vertus de la différenciation, ni aux avantages de l'hostilité délibérée. Quand le luxe est produit par une industrie de masse, il devient possible que tout un chacun puisse en prélever quelques éléments à son profit. Quand l'industrie de la sécurité connaît un tel essor, la gestion de la menace se substitue à la haine. A quoi bon, se disent les spéculateurs, jalouser quand les restaurants regorgent, que les magasins sont pleins, que les images sont à la disposition de tous ? A quoi bon haïr quand tout est possible, quand il n'y a plus d'ennemi défini, quand chacun y trouve son compte ? Ces deux sentiments s'éteignent, ne sont plus moteurs d'engagements plus ou moins retors, propices à des stratégies machiavéliques qui mettaient en émoi la vie collective. Oh ! Jouissance, te voilà gardienne de notre vie !

Jouir ne peut nuire, tant et si bien que tout se trouve validé, toléré, encouragé sous le grand angle de la satisfaction. Malheur à celui qui ne sait pas vivre, qui rechigne, regimbe, rouspète tant et plus. Le grincheux n'est

pas de la partie. Place au profiteur qui n'a plus rien à voir avec le besogneux, l'entrepreneur ou le créatif. Ces derniers relèvent d'un schéma de l'élite, économique ou culturelle, bien caduc. Nul effort, nulle astuce, nul génie ne sont réclamés à une sur-rémunération qui se traduit en voies d'accès multiples à une jouissance généralisée, celle de disposer des circonstances, d'accroître son patrimoine, de flirter avec des sensations jusque-là délaissées, de prendre plaisir de tout. Jouir des douceurs de l'existence ne peut être condamné sauf par des frustrés attardés. Tartufe est bien mort; le profiteur est un jouisseur, c'est un amoureux de la vie, il veut bien ceci **et** cela sans avoir à résoudre les problèmes métaphysiques, ridicules il faut le reconnaître, du choix. Jouir ou ne pas jouir est une fausse alternative, le peu qu'on y réfléchisse mène à une telle conclusion. Autant jouir, que diantre !

Profiter de l'existence ne peut être condamné. Le puritanisme a vécu, il subsiste seulement comme emballage idéologique désuet à travers lequel la classe politique s'adresse parfois aux masses. Profiter n'est pas d'une exigence folle. Outre une disponibilité fraîche et spontanée à l'égard des bienfaits du monde, cela suppose une capacité de spéculation tout à fait ordinaire. Tant et si bien que tout le monde pourrait profiter de tout, la démocratie n'a pas d'autre ambition. Il est superflu de faire de la démocratie un idéal selon une vision surannée des choses politiques, bien plutôt que chacun spéculé et la démocratie restera virtuellement en chair, dispendieuse de plaisirs à la portée de tous.

On croit généralement que spéculer relève d'une certaine finesse, réservée à quelques esprits particulièrement bien lotis en intuition. Non ! Certes, on ne peut spéculer et être stupide en même temps, même si parfois quelques profiteurs se retrouvent comme des idiots d'avoir pris trop de risques, de n'avoir pas su gérer leur portefeuille selon les usages, quasiment garantis, en vigueur. Les recettes de la réussite se trouvent, à un prix modique, dans n'importe quel livre de phynance et non ubuesque qui se respecte. Au-delà de quelques cas malheureux, venus du fond de la fatalité, spéculer demeure une entreprise positive. Pour ce, s'informer, se brancher, écouter, solliciter, anticiper, dîner, miser, cajoler, déjeuner, empocher, boire, caresser. Et c'est tout ! Le résultat ne peut être que bénéfique. Spéculer non seulement assure votre train de vie, votre jet d'existence, mais encore vous fait vibrer jusqu'à connaître l'émotion délicieuse de goûter à tous les plaisirs, ceux du fric, du sexe, du risque calculé, de la réussite. Quand on spéculé, on ne s'ennuie pas, on jouit. Mais d'une façon toute particulière : la chair est numérisée, le pouls accéléré, le compte incrémenté. «L'ivresse est un nombre», mais cette fois-ci virtuellement, ce que C. Baudelaire, pensant à la foule et non à l'allégresse spéculative, ne pouvait envisager.

Le jouisseur de plein droit évalue le prix lié à chaque plaisir et ne s'en dispense point : sa réserve monétaire lui permet toutes les audaces en toute sécurité. Il ne rêve pas, il ne fabule pas; il jouit de jouir, d'être au milieu des convoitises, des douceurs, des beautés de toutes sortes produites par l'effervescence postindustrielle. De façon indolente, il en fait son miel chaque jour durant. Son corps se relaxe, se détend, se laisse masser. Il se retrouve rafraîchi, parfumé, étiré sur le lit de sensations agréables et multiples. La jouissance en continu s'oppose à la volupté, bien trop hasardeuse, elle ignore l'inquiétude, trop gourmande en interrogations superflues, trop encline à la

déstabilisation inutile. Elle repose, à l'instar de la bourse, sur le résultat : ça marche ou non. Ça fait plaisir ou pas, le bilan ne souffre aucune controverse.

Le corps jouissif moderne est vaguement hystérique, à l'affût de tous les circuits porteurs de réjouissance sans jamais vouloir tout y investir. Ce serait très maladroit. Il rebondit d'une opportunité à l'autre, estimant qu'un signe de plaisir est *grosso modo* identique à un autre, qu'il n'y a donc pas lieu de s'y arrêter. Il est animé d'une énergie faible mais constante, il est parcouru d'un vibrato sans fin qui sert d'écran à la manifestation de l'angoisse, de l'excès, du silence. Le corps actuel est en perpétuel état de branchements, prompt à bifurquer selon la constellation des signes spéculatifs du moment. L'individu moderne ne spéculé pas pour jouir de l'Autre, c'est une particule errante, fébrile, chaotique qui, au cours de ses différents trajets, se voit traversée, infiltrée par une jouissance diffuse, venue de connexions aléatoires, instables. Au cours de ses déplacements, le corps est bombardé de signaux plus ou moins alléchants, comme désintégré, ne pouvant plus connaître une jouissance totale. Il se contente des retombées jouissives véhiculées par l'agitation déréglée des signes.

De façon fabuleuse (ou presque), s'envisage une jouissance machinale, un nouveau mode d'existence propulsé dans la satisfaction transversale, et articulé par le goût de la spéculation. Elle ne relève pas d'un jeu de tensions opposées, ne passe pas par une symbolique de l'attraction, elle s'ordonne selon un flux de plaisirs mesurés et renouvelés. Le stratège jouisseur entraîne dans un monde sans énergie qui voudrait accréditer l'idée que tout est déjà disponible ou le sera sans peine. L'ordre de production, avec sa contrainte de labeur quelque peu adoucie par l'idéologie de la consommation, se trouve débordé par l'ordre spéculatif qui essaie d'intégrer la jouissance non comme élément symbolique, mais comme réceptacle d'une capacité transversale à tirer profit de toute chose et de tout instant. Il s'agit d'une jouissance emmachinée à l'ivresse signalétique, d'une jouissance machinale, et non d'un émoi venant surprendre le sujet, le troubler, le déstabiliser, l'anéantir. Le capitalisme s'arrache définitivement du domaine de la valeur pour entrer dans l'univers indéfini de la réjouissance. La machination capitaliste est d'ordre jouissif et spéculatif, ce qui fait passer au second plan la question de la production économique. Jouir c'est spéculer, et vice et versa, selon un mouvement d'indistinction qui fait du jeu financier un jeu de plaisirs.

Le principe de réjouissance configure aujourd'hui un univers sans hostilité, sans dommage, sans obstacle. Jouir machinalement des fruits de la spéculation conduit à évoluer dans un environnement lisse, vitrifié, sans épaisseur, où le réel vient coller au plaisir à travers une interface virtuelle. Adhérer au scénario intarissable de la jouissance endémique s'appliquant à toutes les activités, qu'elles soient financières ou relationnelles, fait vivre dans un monde relâché, prolix en récits de synthèse à reconstitution infinie. Et duquel transparaissent des histoires toujours rajeunies se rapportant à quelques attributs de la jouissance, tels que l'émotion sportive, le suspens de l'événement ou encore l'euphorie boursière (à moins d'un pour-cent de hausse par jour, les commentateurs font grise mine). L'ordre virtuel, fondé sur la reconstitution de l'émotion, se dope avec des scénari de satisfaction pour faire circuler des affects elliptiques scintillant en permanence sur l'écran du quotidien. Les images de la réjouissance, machinalement perfusées, indiquent l'émergence du mode virtuel et généralisé de la sensation au détriment de tout échange humain.

\*

D'une manière générale, « avoir la cote », ce à quoi aboutit le mouvement de spéculation, s'avère d'une exigence moindre que d'être beau ou sympathique. Dans le premier cas, chacun se déplace sur une échelle d'évaluation au classement approximatif, mais révisable. Ceci ne demande que d'entretenir son image, « d'être dans le coup », d'être pris dans la mouvance des signaux actualisés qui s'arrangent à faire votre bonheur si vous consentez à afficher votre aisance, à être branché sur toutes sortes de circuits, à être mobile et réceptif, à badiner sur les préoccupations du moment. Rien donc d'inaccessible pourvu que cette conduite s'inscrive dans les flux d'investissement au goût du jour. Il s'agit en fait que l'image exposée soit compatible avec l'environnement signalétique, qu'elle soit appréciée dans l'instant, rien ne s'oppose alors à ce qu'elle en retire la gratification psychologique et monétaire qui lui est attachée. Dans le deuxième cas, vous ne sortez pas des pesanteurs de l'être, d'une personnalité normée à une apparence injouable (être beau ou pas, le verdict est définitif), d'une impression récurrente (être sympathique ou non, le jugement est sans appel). Dans ce mode, la marge de manoeuvre est quasi nulle. Vous avez beau faire, l'appréciation annule par avance toute stratégie ou tentative de séduction. La vérité, celle d'une psychologie grossière, vous colle à la peau et tout effort pour en modifier la rigueur sera codé comme une maladresse. Ne pas pouvoir s'écarter d'attributs dispensés avec assiduité par l'entourage enferme dans une relation psychologisante aux prolongements stériles, mort-nés.

La cote, qui fait entrer dans une logique de spéculation sur soi, est un indice qui permet beaucoup plus de modifier l'image de soi que la grille classique portée au jugement de personnalité à partir de bases réduites. Elle détruit le sentimentalisme que nous traînons depuis le romantisme. Mais aussi elle fait le vide : les sentiments se mettent à fluctuer, les dépressions succèdent aux pressions, les opinions flottent dans une sorte de suspension permanente qui empêche de se donner totalement, de se livrer sans arrière-pensée, ou encore d'ignorer l'impact du réseau. D'ailleurs, celui-ci s'invite de façon insidieuse dans le salon ou la chambre à coucher. Sans lui, la jouissance spéculative ne peut opérer, avec lui la jouissance ne peut s'achever, elle est déjà en attente d'autres informations qui relancent l'insatiable de la demande. Les corps, décontractés par l'euphorie plaisante dessinée par le réseau, profitent de l'agrément sensuel tout en étant aussitôt préoccupés par d'autres attraits que les différents circuits ne manquent pas de diffuser et contre lesquels les murs de l'intimité ne peuvent résister. Dans un tel ordre de bonification, on peut donc jouir plus ou moins, mais jamais dans une déperdition de soi absolue qui consume en une flambée unique valeurs et sensiblerie, qui métamorphose notre présence au monde. Après le mariage bourgeois, qui essaie de coupler jouissance et fidélité, la réjouissance relative, à un viagra près, se présente comme un lot de consolation que le réseau consent à ses actants les plus fervents.

La récompense de jouissance se module au gré des bénéficiaires. Tant et si bien que le droit au plaisir pourrait bientôt faire partie des droits fondamentaux sans lesquels un homme n'est pas un homme. Ne pas jouir est inhumain, personne ne peut aller là contre. Autant se dépêcher à l'inscrire dans les

textes faits pour susciter un large consensus et pour mieux poser les modalités d'accès au droit de jouir. Jouir du droit de propriété fait déjà partie, après une longue histoire qui remonte au XI<sup>ème</sup> siècle pour l'Europe, du corpus légal. Il suffirait alors de l'étendre à d'autres «domaines», tels que le corps, les marchés signalétiques, les entreprises ludiques etc. Ceci ne changerait strictement rien, puisque le processus est largement entamé, mais au moins on serait content : le plaisir du texte n'est pas négligeable.

L'aspiration au bien-être est adaptée à un monde de production matérielle, la réjouissance à un monde de spéculation sur les signes. Cette différence de régime mental s'applique à toute chose. La diffusion du viagra répond au standard catégorique de réjouissance. Nul, grâce à lui, ne peut échapper à l'excitation suprême qui confirme une présence au monde assimilé au berceau des plaisirs. Aimer la vie est à une portée de molécules qui accomplissent (bio) machinalement leur besogne, qui envoient le message de réjouissance à l'instant critique. Jouir ne peut se mêler de hantise ou d'appréhension, c'est tendre vers la satisfaction garantie. Aimer c'est désormais spéculer sur l'alchimie physiologique, c'est en attendre une combinaison favorable qui ne relève plus de la passion, mais de l'asservissement du corps replié sur ses composantes infimes.

Tout ceci n'est pas dramatique, mais quasiment fabuleux. Qu'on songe à la débâcle des «psy» qui, jusque-là, s'efforçaient de gérer les défaillances de l'énergie psychique censée s'égarer dans un sens refoulé, banni de la conscience. Aimer en toute connaissance de cause, au coeur de soi et de l'Autre, était un projet ambitieux, démesuré, qui convenait à une époque tenaillée par le savoir en tant que guide pratique à l'accès légitime au bien-être. Aujourd'hui, place aux flux chimiques animés de signaux contrôlés assurant la béatitude au bon moment sans qu'il n'y ait besoin d'en faire un mystère, lequel est tout juste bon à engendrer un ministère de thérapeutes.

Le viagra constitue un cas d'école pour l'étude de la machination des signes couplés à la jouissance. Mais il n'est pas le seul. L'épisode des trente cinq heures vient prolonger la tendance générale, celle au plaisir diffus. A la pénurie de main-d'oeuvre, qui fut le cauchemar du capitalisme industriel, succède un temps libéré, littéralement sans emploi. Jouir du temps devient, de façon aveuglante, possible. Le capitalisme spéculatif sait très bien que «donner» du temps, puisqu'il prétend en être le maître, c'est favoriser des marchés parallèles de loisirs divers et d'été aux bénéfiques assurés, à un iota près. C'est aussi initier, à grande échelle, à des activités certes réjouissantes mais aussi hors du giron du travail. Il se peut que l'habitude se prenne de se réjouir pour les seuls bienfaits ainsi obtenus sans que la nécessité du travail vienne effleurer l'esprit. Mais, dans tous les cas, le temps de jouissance octroyé ne saurait détourner complètement de la grande oeuvre financière.

Si tout n'est que jouissance, que spéculation illimitée sur le niveau de satisfaction, il n'empêche que certains corps hésitent à entrer dans le mouvement. Le déprimé dit sa méfiance à l'égard de la stratégie spéculative pourtant gorgée de promesse et de dynamisme. Ce n'est pas qu'il manque d'habileté ou de dispositions, mais il n'y croit pas. Il n'est pas atteint par la jouissance objective, machinale, celle que procure l'activité des flux entraînés dans la mobilité ascendante, le conjoncturel, le temps réel, conditions mêmes

à un activisme spéculatif incessant. Le déprimé n'ignore pas le trop-plein des signes, leur débridement fébrile et leur circonvolution inlassable. Mais son corps ne les enregistre pas, ne les classe pas, ne les combine pas, il leur oppose une surface lisse, insensible, qui ne leur accorde aucune possibilité d'ancrage. Mais non aucune influence : ils sont bien là, tournoyant autour de lui, l'invitant à entrer dans le bal alors même qu'il suspecte beaucoup d'indifférence à son égard et qu'il n'en perçoit guère l'avantage. La fibre de la jouissance spéculative est ténue, elle exige un branchement continu et une disponibilité permanente qui conviennent à des stratèges opportunistes, et qui, du même coup, écartent le moindre sceptique porté à la prudence.

Le raté de la jouissance - l'exclu de la sphère spéculative - s'écarte des mini-tensions qui modulent la vie quotidienne, ou encore il ne parvient pas à les détourner en sa faveur. La mine triste, le pas ralenti, le corps sans apprêt, il avance indifférent dans l'existence. C'est du bout des lèvres qu'il mange, qu'il parle, qu'il embrasse. Il a abandonné toute volonté et n'a pas la faiblesse de sombrer dans la velléité. Les images lassent son regard sans éclat, les signes s'agitent sans qu'il tente de les capter, les objets perdent de leur attrait. Le monde semble se plier à son humeur étale, expurgée de toute illusion, de toute ambition. Il vaque à ses occupations sans manifester la moindre énergie, comme déjà absent, inconnu de tous et de lui-même. Frêle, détaché des circuits, il abandonne la partie avant de l'avoir engagée. Le déprimé n'attend aucune prime de l'existence. Il croit savoir « qu'on ne fait pas de cadeaux », et n'imagine pas s'en faire. Il passe à travers les mailles de la gratification machinale, ne voulant se raconter aucune histoire, n'ayant plus le goût d'en rêver une autre. Sans doute que la fable de la réjouissance exclut toute autre issue, distribuant exclusivement ses rôles autour du pôle spéculatif. Spéculer ou ne pas être, telle est la douce consigne à suivre dans le monde actuel.

Le corps en réjouissance n'a rien de sauvage, il est soumis à une gourmandise quotidienne, sous peine d'angoisse déroutante. Le corps repu, replet, dodu avoue ses limites, laisse découvrir ses ourlets de satisfaction totale qui conduisent aux affres du trop-plein : comment faire de la place à d'autres plaisirs ? La seule issue offerte est de spéculer sur son corps, de miser sur son élasticité, de monnayer son entretien, d'anticiper l'obésité ou l'infarctus. La revendication révolutionnaire, celle de jouir *hic et nunc*, s'accomplit, aux temps virtuels, tout en rondeur, gommant les intervalles, épousant les formes d'une boule de plaisir qui déboule sur les chemins spéculatifs. La jouissance continue, sans effort ni angoisse, fait replier le corps sur lui-même, l'enroule, en rendant improbable l'ouverture à d'autres voies de présence au monde.

Le parcours des mœurs contemporaines ouvre donc sur une séquence inédite qui relie spéculation, réjouissance et corps. Le mode qu'on pourrait qualifier de « boursier » de la jouissance - la jouissance échappe à la valeur et à ses mécanismes de production, elle provient d'une mise en circulation d'actes voués à la modulation et qui par là-même préviennent toute fixation passionnelle -, fait du corps une sphère flottante, en variation perpétuelle, sans marque. Le corps fluctue, il subit des écarts de poids, il s'émeut d'un rien et de tout, il se prête à toutes les connivences vestimentaires ou alimentaires, il emprunte tous les rôles pour se faire rembourser au guichet de la jouissance. En fait, il

est toujours en désaccord avec lui-même, incapable par une allure souveraine de produire des effets d'attraction, de suggérer une présence indubitable bien qu'énigmatique. Il échappe à toute présence de la même façon qu'une cote boursière ignore la réalité économique. Le jeu financier se répercute sur le corps transformé en élément spéculatif sur le marché virtuel de la relation. Plaire, voilà le nouveau mot d'ordre, plaire à tout prix, ce qui implique complaisance envers soi et les autres. Plaire, se complaire à plaire jusqu'à l'obséquiosité, miser sur son look en guise de singularité, s'adonner à des corrections à la hausse de son image : jouir de ce potentiel d'impacts afin que l'interaction des impressions soit cotée de manière favorable.

La spéculation sur soi, qui fait de chacun un plaisancier plus ou moins stratégique de son corps, se démarque d'une conception stagnante de l'identité. Le corps ne renvoie plus à une image fixe de la personnalité, à une vision psychologisante qui a prévalu jusqu'à maintenant. Il se débarrasse de toute pesanteur psychologique, de toute identification abusive. Son image devient modulable et incertaine. Avoir la cote ou pas est sa seule inquiétude. Le corps n'est plus prisonnier de son image, il n'est qu'image fluctuante sur les différents réseaux de la spéculation chargés de son évaluation.

La jouissance spéculative s'applique autant aux corps, aux affects, qu'aux signaux. Si la passion est indissociable de l'objet (cf. J. Baudrillard), la spéculation ne concerne que les flux et le trafic qu'ils autorisent. Trafiquer son corps, ses sentiments, ses réserves monétaires est à portée de bistouri, de «chat» (forum de conversation sur Internet), ou d'information. Il ne s'agit plus de vivre une passion, de s'y lier dans un pacte secret, il s'agit de jouir dans l'urgence de tout ce qui se présente à la hausse : son image, ses relations, son portefeuille boursier. Pour autant, la dilapidation y est comme proscrite, l'acte spéculatif de jouissance ne peut entraîner une perte sèche. Il ne conduit pas à une remise à plat de toutes les mises, à une redistribution des cartes dans un joyeux hasard, il s'effectue selon un penchant paradoxal qui établit que plus on spéculé, plus la spéculation devient favorable. La spéculation met fin aussi bien à la morale de l'effort qu'au jeu de la passion. Elle éjecte la valeur et le sentiment comme autant de freins à la quête quasi machinale de la réjouissance.